



## CULTURE

PAR **Pierre de Gasquet**  
PHOTOGRAPHE **Fanny de Gouville**

# Mariane Ibrahim, pionnière de la Black Figuration

Treize ans après l'ouverture de sa première galerie à Seattle, Mariane Ibrahim est présente à Paris, Chicago et Mexico. Sa mission : faire entrer les artistes afrodescendants dans les grands musées d'art contemporain.

**i**

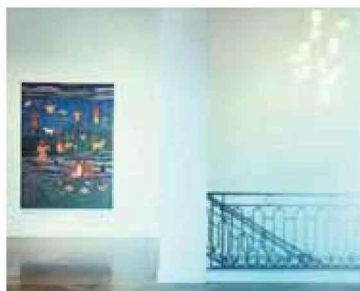
Il y a de la marathonnienne chez cette championne de la nouvelle Renaissance africaine. Elle court, elle court. Seattle, Chicago, Paris, Mexico... À quelques jours de l'ouverture d'Art Basel Paris, ce 24 octobre, la galeriste franco-somalienne Mariane Ibrahim s'est vu décerner le prestigieux Leo Award, créé par l'organisation Independent Curators International en hommage au grand marchand américain Leo Castelli.

Née à Nouméa, en Nouvelle-Calédonie, de parents somaliens, cette ardente défenseuse de la Black Figuration s'est fixée très tôt pour ligne de promouvoir les artistes afrodescendants. Avec une obsession : déjouer les diktats du trumpisme en matière d'histoire de l'art.

« Les États-Unis sont dans le rejet de ce qui les a construits. Où est passée cette idée de melting-pot ? » s'inquiète la galeriste qui a ouvert son propre espace en 2021, avenue Matignon, dans le VIII<sup>e</sup> arrondissement, au cœur du nouveau hub parisien de l'art contemporain.

« Aujourd'hui, on taxe facilement un artiste de woke, on peut même l'annuler. Les artistes ont peur de s'exprimer. » Allusion directe à la récente décision de l'administration Trump de bannir la photographe Ayana V. Jackson, une artiste de sa galerie dont l'œuvre récemment exposée au Smithsonian National Museum of African Art a été qualifiée de « propagande anti-américaine », et placée sur la liste noire de la Maison-Blanche. « Il ne faut pas renier l'histoire et les traumas subis par les artistes. L'histoire de l'Europe ne peut pas exister sans les autres continents », ajoute Mariane Ibrahim.

Son père, né à Djibouti, l'ancien territoire des Afars et des Issas avant l'indépendance en



La galerie parisienne de Mariane Ibrahim, avenue Montaigne.

1977, a vécu à Marseille et à Dunkerque. « Je suis Française depuis trois générations. Mon grand-père a servi l'armée française. Je suis aussi Somalienne : c'est très important pour moi », insiste la jeune galeriste en invoquant la philosophie multiculturelle de Lorraine O'Grady, artiste féministe conceptuelle africaine-américaine décédée en 2024. Après avoir démarré dans la publicité, Mariane Ibrahim a créé sa première galerie à Seattle, en 2012, avec l'aide de son mari, Pierre Lenhardt, ingénieur chez Boeing. Sept ans plus tard, celui-ci a quitté l'avionneur pour travailler à ses côtés, à Chicago, avec l'Américaine Emma McKee et la Mexicaine Marisol Rodríguez.

« Je suis arrivée aux États-Unis à un moment où le rêve américain existait encore », confie Mariane Ibrahim. La ville de Boeing et Amazon n'étaient pas spécialement branchée sur l'art contemporain. Mais c'est aussi le siège de Microsoft, dont le cofondateur, Paul Allen, était un collectionneur d'artistes afrodescendants.

À Seattle, elle expose l'artiste malien Malick Sidibé et la future superstar ghanéenne du portrait figuratif, Amoako Bofofo, pape de la nouvelle figuration africaine découvert sur Instagram grâce à Kehinde Wiley, le portraitiste de Barack Obama. Mais c'est à Chicago qu'elle prend son véritable envol, en 2019. En quelques années, Amoako Bofofo est devenu l'un des deux artistes africains les plus cotés, avec son compatriote El Anatsui. Intégré à la collection Rubell, l'artiste trentenaire a vu la cote de ses portraits bondir, en deux ans, de 50 000 à 1,14 million de dollars. « Bofofo a fait école. Il a apporté une signature au portrait figuratif noir, dans le sillage de Kerry James



Marshall, estime Mariane Ibrahim. *Il a changé les codes de la peinture figurative noire.*»

Parmi ses autres artistes phares figurent Raphaël Barontini, originaire de La Réunion, Patrick Eugène, Américain Haïtien, Clotilde Jiménez, ou encore l'artiste égyptien Youssef Nabil qu'elle « partage » désormais avec la galerie Nathalie Obadia. *« Bien sûr, je continue à revendiquer une ligne liée à la diaspora africaine, mais jusqu'à ce qu'on ne la voie plus en tant que telle »,* confie Mariane Ibrahim. Elle ne s'interdit pas pour autant de promouvoir des artistes français, à l'instar d'Eva Jospin ou Alexandre Lenoir, aux États-Unis. *« À part Daniel Templon et Emmanuel Perrotin, il n'y a pas eu de développement majeur de galeries françaises outre-Atlantique. Mon défi avec Eva Jospin, c'est de développer sa carrière en Amérique. »*

« Je continue à revendiquer une ligne liée à la diaspora africaine, mais jusqu'à ce qu'on ne la voie plus en tant que telle. »

À Mexico, où elle a ouvert sa troisième galerie (sur un espace de 1000 m²), en 2023, elle a aussi exposé un « échantillon de la jeune scène française », avec Djabril Boukhenaisi, Marcel la Barceló, Camille Fischer, Alexandre Lenoir, Johanna Mirabel et Marie de Villepin.

« Je suis sur un modèle à l'ancienne, je me développe grâce à mon chiffre d'affaires. Mes investisseurs sont mes artistes. Ce sont eux, mes actionnaires », martèle Mariane Ibrahim face aux interrogations sur ses soutiens financiers.

« Mariane Ibrahim a surfé sur l'envolée de la cote de Bofo et un certain emballement spéculatif sur le portrait noir », note le chercheur Alain Quemin, auteur du *Monde des galeries* (CNRS Éditions). « Avec Donald Trump, les artistes afro-américains vont avoir plus de mal à être accrochés dans les grands musées américains. » « On peut toujours compter sur une forme de résistance des institutions: la plupart des musées sont privés aux États-Unis », pronostique, toutefois, Mariane Ibrahim. En guise de plan B, elle mise aussi sur Mexico City. « C'est un peu la fenêtre du "Global South", un antidote à la domination américaine », ajoute-t-elle, en notant que plusieurs artistes américains ont déménagé dans la capitale mexicaine.

Sa plus grande fierté: avoir organisé la première exposition muséale d'Amoako Bofo, en Europe, à Vienne, en 2024. « On a décroché des Gustav Klimt pour mettre des œuvres de Bofo face au "Baiser". Incroyable à voir historiquement ! » Dans la foulée d'Art Basel, où elle présente des pièces récentes de Bofo et Zohra Opoku, elle expose à Paris les créations de Nick Cave et de George Clinton, le gourou de l'afro-futurisme. Retour aux sources...